

Si l'Heptaméron n'est pas un livre édifiant, est-il du moins un livre moral?

Nous pouvons nous expliquer sur ce point d'autant plus librement, que ce livre ne sera jamais qu'un livre d'amateur et de curieux. Or, ces livres sont sans action sur les masses. Ils ne sont lus que par des libertins peu dangereux, je veux dire ces libertins intellectuels qu'on nomme des bibliophiles, et qui ne voudraient plus de ces mêmes livres s'ils tombaient entre les mains de tout le monde. Chaque siècle porte avec lui la maladie qui le caractérise, et qui provoque par cela même, sinon le remède, qui ne vient que plus tard, quand il vient, du moins la recherche du remède. Dans la vie commune, les adolescents sont à l'abri des maladies de l'enfance; les personnes de l'âge mûr et les vieillards sont à l'abri des maladies de l'adolescence. Je ne prétends pas qu'il convienne de mettre entre les mains des jeunes gens et des femmes, et, du reste, entre les mains de qui que ce soit, des ouvrages notoirement réputés immoraux par cela seuls qu'ils remontent à une époque reculée; je dis seulement qu'un siècle, pris en masse, n'est malade que du mal dont il apporte le germe avec lui, dans l'ensemble de mœurs, d'idées et de sentimens qui lui est propre.

Pour ce qui est de la question de la morale du livre en lui-même, je la laisse décider à M. Le Roux de Lincy, qui nous assure que «la reine de Navarre excelle à conclure le récit d'une *aventure très galante* par les moralités les plus sévères»; il ajoute qu'elle a «pris soin de cacher, par une métaphore, *les circonstances les plus risquées* (1).» Je n'en veux pas davantage. Je n'examine point si l'éditeur n'a pas retenu ici la plume du critique. Je dis seulement que M. Le Roux de Lincy répond on ne peut plus clairement, malgré son embarras visible, et que cet embarras même est la meilleure des réponses. Qu'il tire lui-même la conséquence de ses paroles, et il conviendra que c'est un triste jeu de verser le poison habilement et goutte à goutte, sauf à recourir ensuite au contre-poison; qu'il est dérisoire de «cacher les circonstances les plus risquées» lorsque le voile dont les couvre n'est qu'un effet de l'art dans le but de laisser à l'imagination le plaisir de les deviner et de les embellir à son gré; que c'est aussi une pauvre recommandation qu'une bonne moralité pour un récit dont la morale est mauvaise.

Quant à «l'opinion communément répandue que l'Heptaméron doit être placé parmi les livres licencieux», je ne m'attends pas à la voir combattue par M. Le Roux de Lincy. Il s'agit de savoir non qu'elle a été l'intention de la reine de Navarre, mais si les sujets traités par elles sont licencieux ou non. La seule chose qu'il y ait à dire, c'est que si la licence des contes de la reine de Navarre est de son siècle, c'est à elle seule qu'appartient la moralité qu'elle en a tirée. Mais cette moralité est-elle toujours irréprochable? N'est-elle pas insuffisante dans certains cas, équivoque sans d'autres? Faisons donc, j'y consens, la part du temps avant de condamner trop sévèrement la liberté de pensée et l'abandon de langage qui déparent trop souvent les contes de l'Heptaméron. Mais comment se persuader que la reine de Navarre, comme Rabelais, de qui je

(1) *Heptaméron*, t. I^{er}. *Essai sur la vie et les ouvrages de Marguerite d'Angoulême*, pag. 84.

suis fâché de la rapprocher en ce moment; comment se persuader que Marguerite et l'auteur de *Pantagruel*, l'une, chrétienne fort instruite et presque théologienne, l'autre, docteur et prêtre, ignorassent ce qu'ils faisaient en saturant leur imagination et l'imagination de leurs lecteurs de tableaux érotiques et d'anecdotes graveleuses? Si Marguerite est loin du cynisme triomphant et provocateur, de la crudité effrontément retentissante du maître, c'est qu'elle est femme, c'est qu'elle est chrétienne rigoureuse et un peu prédicante. Et c'est pour cela même qu'elle est plus coupable. Là où l'autre fait éclater à pleins poumons sa verve pantagruélique, elle sourit à demi; elle chuchotte là où d'une voix tonnante il brave la pudeur du siècle et des siècles. Mais ces demis-mots, mais ce sourire supposent une adhésion et une complicité cent fois plus criminelles. Je voudrais laisser toute sa force à l'argument tiré de la considération du temps pour pouvoir, sinon absoudre, du moins excuser Marguerite du reproche de licence. Mais à moins de dire que ce qui est réputé licencieux au dix-neuvième, au dix-huitième et au dix-septième siècle, cesse de l'être parce qu'il remonte au seizième, je ne sais vraiment pas comment m'y prendre. Quoi qu'on fasse, je ne saurais oublier que, comme Rabelais, Marguerite a composé un gros livre sur des sujets dont le fond est de telle nature que, selon la croyance professée et si éloquemment enseignée par elle-même, il est interdit d'y arrêter la pensée. Je ne saurais oublier que ce sont des excès de ce genre contre lesquels Bossuet lançait son foudroyant anathème: *Malheur à la terre! Malheur à la terre!* (2)

Il faut aller plus loin. Comment se figurer qu'une femme, dont la foi aux mystères est pro- // 3 // -clamée [proclamée] à chaque page de son livre, après avoir raconté une histoire fort scandaleuse d'un cordelier, dont la scène se passe dans une église, dans un confessionnal, la nuit de Noël (il fallait déjà du courage pour cela), mette dans la bouche d'un de ses interlocuteurs une plaisanterie ignoble (c'est le mot) sur saint Joseph, la Vierge Marie et le mystère de la nativité? Ce n'est pas malheureusement le seul endroit où Marguerite semble défier Rabelais. Admettons-nous encore ici en sa faveur le bénéfice de l'argument de l'époque? Mais à moins que cette appréciation à distance de l'esprit et des mœurs du temps n'induisse mes regards un peu hésitants en de singulières erreurs d'optique, je persisterai à dire que je ne puis allier et cette rigueur chrétienne, et ce tact parfait des convenances sociales qu'on nous vante tant chez la reine de Navarre, avec des railleries qui, alors même qu'elles ne seraient pas indécentes, seraient un manque de goût et de délicatesse.

Le seul reproche dont je lave complètement l'auteur, si tant est qu'on ait la pensée de le lui adresser, c'est celui d'hypocrisie. C'est de la meilleure foi du monde qu'à l'amour «bestial», dont elle raconte les effets avec une étrange complaisance, elle oppose pour remède la pratique rigide des devoirs religieux. Partout elle montre, pour parler le langage de Bossuet, que «le corps rabat les sublimités de la pensée et nous attache à la terre, nous qui ne devrions respirer que le ciel (3)»; – que nous devons

(2) *Traité de la concupiscence*. Paris, 1731, page 20.

(3) Bossuet, *loc. cit.*, p. 9.

nous arracher à ces «misérables captivités de la nature corrompue»; «que la chair convoite contre l'esprit, etc.»

«Voyla, mes dames (cette fois c'est Hircan qui parle), comme il en prend à celles qui cuydent par leurs forces et vertu vaincre amour et nature avecq toutes les puissances que Dieu y a mises. Mais le meilleur seroyt, congnoissant sa faiblesse, ne jouter point contre tel ennemy, et se retirer au vray amy et lui dire avec le psalmiste: «Seigneur, je souffre force, respondes pour moy (4).»

Vim patior... Quels étonnans contrastes! Et ce n'est pas le point de vue le moins curieux de ce livre que celui de la théorie de l'amour mondain, mais épuré, mais entrevu par ses hauts côtés, qui de détache de cette série d'aventures où le cynisme des passions s'étale dans son insouciance complète des voiles du langage, et de laquelle se détache à son tour la théorie d'une piété transcendante. Nous avons fait connaître cette donnée religieuse; c'est maintenant la théorie de l'amour qu'il faut exposer, sans quoi nous n'aurions qu'une idée incomplète de l'*Heptaméron*.

«J'appelle parfaicts amans, dit Parlemeute, ceulx qui cherchent en ce qu'ils aiment quelque perfection, soit beaulté, bonté et bonne grace; tousjours tendans à la vertu, et qui ont le cueur si hault et si honneste qu'ils ne veulent pour mourir mettre leur fin aux choses basses que l'honneur et la conscience reprouvent; car l'ame qui n'est créée que pour retourner à son souverain bien, ne fait tant qu'elle est dedans ce corps que desirer d'y parvenir. Mais à cause que les sens par lesquels elle en peut avoir nouvelles, sont obscurs et charnels par le peché du premier pere, ne luy peuvent monstrier que les choses visibles plus approchantes de la perfection, après quoi l'ame court, cuydans trouver en une beaulté exterieure, en une grace visible et aux vertuz morales, la souveraine beaulté, grace et vertu. Mais quand elles les a cherchez et experimentez si elle n'y trouve point celuy qu'elle ayme, elle passe outre, ainsi que l'enfant, selon sa petitesse, ayme les poupines et aultres petites choses, les plus belles que son œil peut veoir; et estime richesses d'assembler des petites pierres: mais en croissant aime les poupines vives et amasse les biens necessaires pour la vie humaine. Mais quand il congnoist pas plus grande experience que es choses terriiores n'y a perfection ne felicité, desire chercher le facteur et la source d'icelle (5).

Je demande la permission de m'arrêter ici un instant et de rapprocher de ce passage quelques lignes encore dans lesquelles saint François de Sales fait une comparaison prise également des enfans:

«Faites comme les petits enfans, dit-il à Philothée, qui de l'une des mains se tiennent à leur pere, et de l'autre cueillent des fraises ou des meures le long des hayes. Car de mesme amassant et maniant les biens de ce monde de l'une de vos mains, tenez tousiours de l'autre la main du pere celeste, vous retournant de temps en temps à luy pour voir s'il a

(4) *Heptaméron*, tome II, p. 256.

(5) *Heptaméron*, tome II, pages 111 et 112.

agréable vostre mesnage ou vos occupations. Et gardez bien sur toutes choses de quitter sa main et sa protection, pensant d'amasser ou recueillir davantage: car s'il vous abandonne, vous ne ferez point de pas, sans donner du nez en terre (6).»

Les deux écrivains mis ici en regard paraphrasent à leur manière le verset de saint-Paul: «Lorsque j'étais petit enfant, je pensais et parlais comme un petit enfant: quand je suis devenu homme, j'ai rejeté ce qui était de l'enfant.»

Je ne veux pas déprécier le style de Marguerite: il est plein d'agrément et de finesse. Mais dans ses gloses spirituelles, quelle différence avec saint François de Sales! Les discours de la reine de Navarre coulent naturellement, mais comme une leçon apprise; elle a plus de loquacité que de sentiment, plus d'esprit que de tendresse; elle a même un peu de l'emphase des prédicateurs de la Réforme. Dans saint François de Sales, au contraire, quelle vivacité! quel cœur! quelle sensibilité et quel charme! avec quel regard serein il contemple la nature et lui emprunte ses comparaisons les plus délicieuses, ses images les plus colorées!

Veut-on savoir maintenant en quels termes le seigneur d'Avannes, dégoûté, quoique fort jeune encore, des plaisirs purement sensuels, mais touché de la vertu et des qualités d'une très belle dame, fait à cette dernière sa déclaration? La dame lui dit:

«Je vous promect, Monseigneur, que si vous estes amoureux de la vertu comme il appartient à tel seigneur que vous, je vous serviray pour y parvenir de toutes les puissances que Dieu a mises en moy. – Or, Madame, dist monseigneur d'Avannes, souveinne vous de vostre promesse et entendez que Dieu incongneu de l'homme sinon par la foy, a daigné prendre la chair semblable à celle de peché, afin que en attirant nostre chair à l'amour de son humanité, tirast aussi nostre esprit à l'amour de sa divinité, et s'est voulu servyr des moyens visibles pour nous faire aymer par foy les choses invisbles. Aussy ceste vertu que je desire aymer toute ma vye, est chose invisible sinon par les effectz du dehors; parquoy est besoing qu'elle prenne quelque corps pour se faire congnoistre entre les hommes, ce qu'elle a fait, se revestant du vostre pour le plus parfaict qu'elle a pu trouver; parquoy je vous reconnois et confesse non seulement vertueuse mais la seule vertu; et moy qui la voys retenue sous le vele du plus parfaict corps qui oncques fust, la veulx servir et honorer toute ma vye, laissant pour elle tout aultre vaine amour et vicieuse (7).»

De nos jours, comme il y a deux cents ans, ce langage ne serait autre que celui de Tartufe [Tartuffe] (8): dans la bouche de la reine de Navarre, il est plein de sincérité. C'est la théorie de l'amour raffiné au contact du point d'honneur chevaleresque et de la religion; c'est l'amour humain

(6) *Introduction à la vie dévote*; Lyon, Pierre Rigaud, 1610, troisième partie, chap. X, p. 296.

(7) *Heptaméron*, tome II, 26^e nouvelle, pages 222 et 223.

(8) Voir la scène du troisième acte entre Tartufe et Elmire les vers:

L'amour qui nous attache aux beautés éternelles, etc., etc.

transformé par l'amour divin, ainsi que l'explique très bien la dame Oisille:

«Car d'autant que notre cœur est affectionné à quelque chose terrienne, d'autant s'esloigne-il de l'affection celeste; et plus difficile en est à rompre le lien qui me fait vous prier, mes dames, de demander à Dieu son Saint-Esperit par lequel vostre amour soyt tant enflammée en l'amour de Dieu que vous n'avez point de peyne à la mort de laisser ce que vous aymez trop en ce monde (9).»

Mais c'est surtout dans les discours de Dagoucin, le champion de la rêverie sentimentale, qu'il faut surprendre toutes les délicatesses de cette théorie, suivant laquelle la passion n'est avouable qu'autant qu'elle plane dans les régions de l'idéal, qu'autant qu'on se laisse vaincre par le sentiment, à la condition de rester victorieux de ses sens. Pascal a dit dans son admirable *Discours des passions de l'amour*: «Le premier effet de l'amour, c'est d'inspirer un grand respect.» – «En amour un silence vaut mieux qu'un langage. Il est bon d'être interdit; il y a une éloquence de silence qui pénètre plus que la langue ne saurait faire (10).» Maintenant écoutons Dagoucin:

«Celui qui ayme parfaitement craindrait plus de blesser l'honneur de sa dame qu'elle-mesme... car il n'est pas vray serviteur qui cherche le contraire...»

«J'ay aymé, j'ayme encore et aymeray tant que je vivray. Mais j'ay si grand paour que la demonstration face tort à la perfection de mon amour que je craintz que celle de qui je debvrois desirer l'amityé semblable l'entende; et mesmes je n'ose penser ma pensée, de paour que mes œilz en revelent quelque chose (11).»

C'est là le caractère de l'amour vrai comme l'entend l'auteur de l'*Heptaméron*. Et peut-être est-ce le lieu de remarquer que cette théorie de l'amour participe des doctrines que Marguerite professait sur les entretiens et les communications des âmes, même après la mort. On peut voir à ce sujet une curieuse anecdote rapportée par Brantôme, et que M. Le Roux de Lincy n'a pas manqué de citer dans son introduction. Ces opinions particulières à la reine de Navarre justifient la qualification d'*esprit abstrait, ravy et extotic* que Rabelais lui donne dans la dédicace du prologue du troisième livre de *Pantagruel*. J'ai parlé plus haut de Tartufe. Ce désagréable personnage figure à chaque instant dans les contes, et rigoureusement toutes les fois qu'on voit apparaître les moines que l'auteur poursuit à outrance, si bien que la dame Oisille, impatientée, finit par dire: «Mon Dieu, ne serons-nous jamais hors des contes de ces fascheux cordeliers!» Quoi qu'il en soit, lorsque l'auteur met en scène quelqu'un de ces religieux, comme malheureusement il y en avait trop en ce temps-là, «plus enlangagé que docte», hypocrite, retors et voluptueux,

(9) *Heptaméron*, tome III, 70^e nouvelle, p. 169.

(10) *Pensées, Fragmens et Lettres de Blaise Pascal*, édition de M. P. Faugère, tome 1^{er}, p. 115.

(11) *Ibid.*, tome I^{er}, pag. 17, et tome II, pages 86 et 87.

elle le dépeint sous des traits de maître, et c'est tout dire, puisque Molière s'approprie les mêmes traits pour la peinture de l'odieux séducteur d'Elmire. Ainsi un misérable religieux, après s'être servi de son ascendant sur une pauvre jeune religieuse pour l'induire à mal, l'assure «que ung péché secret n'estoyt point imputé devant Dieu, et que deux personnes non liez ne peuvent offencer en tel cas quand il n'en vient point de scandalle; et que pour l'éviter elle se gardast bien de le confesser à aultre qu'à luy.»

Enfin votre scrupule est facile à détruire:
Vous êtes assurée ici d'un plein secret,
Et le mal n'est jamais que dans l'éclat qu'on fait.
Le scandale du monde est ce qui fait l'offense,
Et ce n'est pas pécher que pécher en silence.

La reine de Navarre excelle à peindre les ruses, les tromperies de l'amour. «Tous tant que nous sommes, dit-elle, nous couvrons notre diable du plus bel ange que nous puissions trouver.» Elle observe avec une surprenante sagacité les détours et les sophismes de la passion. Elle a l'art de faire entrer un tableau achevé dans l'espace de cinq ou six lignes. Vient-elle à représenter la situation d'une femme déjà faite à l'intrigue, qui accepterait volontiers les hommages d'un gentilhomme, mais qui se défie de lui et se tient sur ses gardes? Elle a le secret d'une touche exquise: «Elle, fine, expérimentée en amour, ne se contenta de parolles..... se douta qu'il la voulsit faire servir de couverture, et, pour ceste occasion, la regardoit de si près qu'elle avoit toujours le regard à ses œilz, qui sçavoient si bien findre qu'elle ne pouvoit juger que par bien obscur soupçon.»

On admire beaucoup les épilogues par lesquels la reine de Navarre termine ses divers récits. Ces épilogues sont des conversations animées et piquantes qui s'engagent entre les interlocuteurs de l'*Héptaméron*, et où l'histoire qu'on vient de raconter, les sentimens et les actions des personnages mis sur la selette sont pour ainsi dire soumis à l'alambic de chaque esprit. Ce sont comme de curieux échantillons des entretiens de la société de l'époque. Quelquefois l'écrivain y prépare avec art la transition d'une nouvelle à une autre d'un genre tout différent. Enfin ces épilogues ont le mérite de relever singulièrement la banalité des sujets, dont la plupart sont des aventures assez communes et roulent sur ce fonds vulgaire où les conteurs ont puisé à pleines mains.

L'édition de l'*Heptaméron*, publiée par la Société des bibliophiles et donnée par M. Le Roux de Lincy, témoigne du respect et de la sollicitude de ce savant pour les vieux monumens de notre langage, et dont il a déjà donné tant de preuves. C'est la première exacte et complète, tant les éditeurs anciens s'étaient attachés à changer l'ordre des récits, à corriger le style, à défigurer les noms propres et à supprimer certains passages. Il n'y a qu'à lire attentivement quelques pages du texte donné par M. Le Roux de Lincy pour se convaincre de l'attention scrupuleuse avec laquelle il a confronté les douze manuscrits de la Bibliothèque impériale, lesquels datent tous de la seconde moitié du seizième siècle, et rapporté toutes les variantes. Le texte de l'*Heptaméron* est précédé d'une introduction qui n'a

pas de deux cent soixante-six pages, et dont la Notice sur Louise de Savoie, mère de Marguerite, et la Vie de la reine de Navarre, divisée en trois parties: vie politique, vie privée et vie littéraire, sont les fragmens les plus remarquables.

Un dernier mot: *l'Heptaméron* est un chef-d'œuvre de typographie; il a été composé avec des caractères gravés en 1731 par Fleischman, artiste de Nuremberg.

C'est dans les Pyrénées, avons-nous vu, durant la saison des eaux, que Marguerite a placé la scène de *l'Heptaméron*, et que, pour rassembler ses divers personnages, elle suppose les chemins défoncés par des pluies torrentielles, ce qui a contraint les voyageurs à venir chercher un asile dans une abbaye. C'est aussi dans un site pittoresque du Midi, placé au centre d'un couronnement de belles montagnes, c'est pendant un séjour à des eaux auxquelles on attribue des propriétés analogues à certains eaux des Pyrénées que j'ai lu ce livre. Une petite chapelle élevée sur un gracieux mamelon ombragé de pins, et qui domine un ravin profond où coulent les eaux d'une source, figurait le monastère. Rien ne manquait à l'illusion jusqu'à de grandes pluies d'orage qui pendant deux jours transformèrent cette eau paisible en torrent furieux et rendirent les abords impraticables. Je venais de quitter Paris tout haletant de son Exposition universelle et de ses deux cent mille étrangers. Transporté par enchantement dans un beau climat, sous un ciel radieux, je goûtais avec délices le grand calme de la solitude, j'entrais sans obstacle en communication avec la nature, prêtant une médiocre attention aux exclamations bruyantes des provinciaux qui nous arrivaient chaque jour tout pleins des merveilles que j'avais dédaignées. Je partageais mes longues journées entre les bains, la promenade, la lecture; deux lecteurs, celle de Virgile et de la reine de Navarre. Je menais de front *l'Heptaméron* et *l'Enéide*. Je ne sais si cette dernière lecture faisait tort à l'autre, mais Virgile me charmait dans sa limpide unité, tandis que *l'Heptaméron* me jetait dans une préoccupation morale causée, je l'ai déjà observé, par le choc et tout à la fois par le mélange d'éléments disparates. Ce n'est pas que je fusse insensible aux grâces de la narration, au tour ingénieux et fin des dialogues, à la souplesse d'une langue incisive et pleine de relief. Mais peu à peu l'ouvrage me lassait, ramenant sur les mêmes sujets, les mêmes discours, les mêmes moralités, et affectant les formes d'une thèse que l'on soutient. Montaigne a dit de *l'Heptaméron* que c'est un «gentil livre pour son estoffe.» Oui, mais cette «estoffe» est tissée d'une étrange façon.

JOURNAL DES DÉBATS, 28 février 1856, pp. 2-3.

Journal Title: JOURNAL DES DÉBATS

Journal Subtitle: None

Day of Week: jeudi

Calendar Date: 28 FÉVRIER 1856

Printed Date Correct: Yes

Pagination: 2 à 3

Title of Article: VARIÉTÉS

Subtitle of Article: *L'Heptaméron des Nouvelles de Marguerite d'Angoulême, reine de Navarre. Nouvelle édition publiée sur les manuscrits, par M. Le Roux de Lincy. (Deuxième et dernier article. – Voir le Numéro du 13 février.)*

Signature: J. D'ORTIGUE

Pseudonym: None

Author: Joseph d'Ortigue

Layout: Internal main text

Cross-reference: Voir le *Journal des Débats*, 13 février 1856, pp. 2-3.